

80

Du temps pour soi

Entretien

Tracy de Sá

L'activiste du verbe

À vingt-neuf ans, la rappeuse française d'origine indienne sort son deuxième album, *In Power*. Tracy de Sá assume son hédonisme et revendique la provocation comme une arme de liberté. Elle crée un nouveau titre chaque 8 mars pour rappeler que le rap porte aussi la voix du féminisme. Rencontre.

Propos recueillis par
Emmanuelle Hebert

Pourquoi le rap ?

Étant issue de l'immigration, c'était le seul mouvement dans lequel je me sentais comme les autres. J'y suis entrée par la danse puis j'ai compris que le rap permettait un discours critique sans tabou. Le hip hop m'a éduquée au même titre que l'école. Il m'a permis de trouver ma place comme je veux la définir et non pas comme la société voudrait le faire.

Dans cet univers dominé par les hommes, souffrez-vous de sexisme ou d'insécurité ?

Quand j'ai commencé, j'ai subi ceux qui voulaient m'obliger à faire une musique qui ne me correspondait pas, alors que je savais le style que je voulais. Pour eux, mon rap était trop agressif. Au début je ne me sentais pas en sécurité, j'ai subi plusieurs agressions et mon statut d'artiste ne me protège de rien. Aujourd'hui, je ne sais pas si le peu de sécurité que j'ai acquise est due à la peur de mes agresseurs d'être dénoncés sur les réseaux sociaux ou si l'on me respecte vraiment.

«Maintenant, ma mère me soutient et n'a pas peur de dire "Pussy power" !»

Comment conciliez-vous vos identités multiples ?

Quand je vivais en Espagne, ma mère nous parlait en anglais, je répondais en espagnol, j'ai rejeté mes origines car je voulais gommer ma différence. Parfois ma mère portait un sari ou un *salwar kameez* et je lui en voulais d'attirer l'attention, car j'étais formatée par la culture européenne. Mon arrivée en France a été un choc culturel. On me demandait d'où je venais, on me reprochait de ne pas parler hindi, de ne pas être une vraie Indienne. D'ailleurs, je ne me sentais pas indienne, mais de Goa, réputé plus

ouvert d'esprit que le reste du pays, par son héritage portugais. J'en étais fière, puis j'ai réalisé que ce discours était colonial. À cause de mon nom, j'ai longtemps cru être descendante portugaise, or un test ADN a révélé que j'étais indienne à 99 %. J'ai questionné mon histoire familiale et compris qu'il n'y avait pas eu de « mélanges », qu'on nous avait colonisé·e·s, torturé·e·s, changé nos noms de famille, notre religion et que je représente ce que j'ai fui. Depuis, je reconstruis mon identité. Je suis multiple et cette diversité est ma richesse.

Votre mère vous soutient aujourd'hui ?

Ma mère n'imaginait pas qu'avec un bac+5 (linguistique et études de genre) je devienne rappeuse, car pour elle ce n'était pas un vrai métier. Aujourd'hui, elle est enseignante, je suis fière de son indépendance et de son parcours. Elle a subi le poids de la tradition qui l'a écrasée quand elle s'est séparée de mon père et a dû fuir le pays. Maintenant, elle me soutient et n'a pas peur de dire « *Pussy Power* » ! (*puissance du sexe féminin*)

Choquer est-il une nécessité pour se faire entendre ?

Si les gens sont choqués, c'est qu'il y a encore du travail en matière d'information et de déconstruction de nos schémas sociétaux. Si je veux me mettre à poil, parler de sexe, de religion, je le fais. La provocation m'a aidée et je n'ai honte de rien. C'est la société qui juge. Je veux donner l'exemple de ce que peut être une femme et comment elle peut induire sa trajectoire. En aucun cas, je ne veux me censurer.

Biographie express

Née en Inde, Tracy de Sá n'a que deux ans et demi quand sa mère fuit Goa pour le Portugal avec elle. Après une enfance en Espagne, elle s'installe en France en 2011. Rappeuse engagée, son verbe est haut, sa plume affûtée. En anglais, espagnol ou français, elle explose les clichés, dénonce les inégalités. Sexisme, racisme, violence, harcèlement, classisme, invisibilisation... elle transforme sa colère en musique. Elle a signé son premier album, *Commotion*, en 2019. Le deuxième, *In Power*, est sorti ce printemps. C'est en concert qu'elle livre sa quintessence. Après plusieurs dates au Mexique et diverses collaborations en Colombie et aux États-Unis, elle sera de retour sur scène en France à partir de début avril.





Antoine Rozès

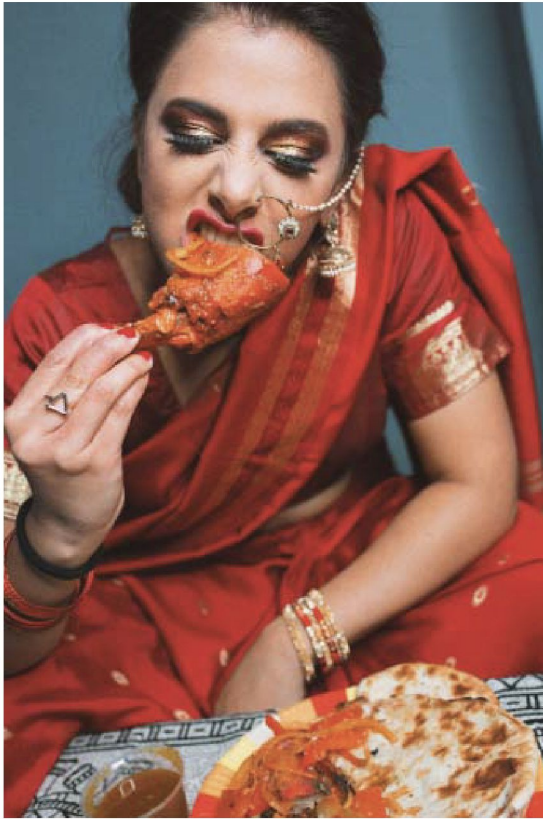
Tracy de Sá en concert

Prochaines dates :

9 avril : Sale Histoire, à Lorient, dans le Morbihan.

16 avril : MJC Contrecourant, à Verdun, dans la Meuse.

6 mai : Temps Fort Hip Hop, à Voiron, en Isère.



«Se taire, c'est condamner nos filles et nos petites filles à vivre ce que l'on a subi.»

Cela vous porte-t-il préjudice ?

Quand *In between* est sorti, des radios ont refusé de le diffuser à cause du mot «pussy». Certain·e·s m'ont même demandé une version «clean», alors que des rappers parlent de fellation et d'objectivation des femmes sans censure. Pourquoi une femme ne peut-elle pas chanter «Pussy power»!? J'ai décidé alors de prendre des risques, même si ça affecte ma

visibilité. *Pussy* n'est pas un gros mot. Je défends le droit des femmes, pour moi et la communauté, car je veux du changement social.

Dans le titre *In between*, pamphlet féministe, vous clamez que le corps est politique...

Souvent j'ai eu l'impression que mon corps ne m'appartenait pas. J'ai grandi dans une famille très catholique où l'on ne parlait jamais de sexe. Cette absence de dialogue m'a fait accepter des choses que je n'aurais pas dû accepter. Quand on a commencé à me sexualiser dans la rue, pour me protéger j'ai développé des stratégies de

contournement du danger, alors que le problème ne venait pas de moi. Montrer son corps est trop souvent assimilé au sexe, car la société y projette ses représentations. Sur scène, on s'expose sans contrôle de son image. Quand j'ai compris que mon corps était politique, il m'a semblé évident de partager à travers lui les messages que je souhaitais véhiculer. La nudité mise en scène dans mes clips est aussi un acte politique. On ne peut plus se laisser écraser, c'est fini. Se taire, c'est condamner nos filles et nos petites filles à vivre ce que l'on a subi. Ce n'est pas possible.

La pudeur, vertu d'un autre temps ?

Oui, c'est démodé! Tou·te·s à poil (rire). La pudeur et les traditions nous empêchent de nous poser les vraies questions et d'être honnêtes avec nous-mêmes. On doit être libre d'être, de faire et de dire ce que l'on veut et ce que l'on attend. Il faut apprendre à respecter les corps sans les sexualiser. Ce respect passe par l'acceptation de la diversité, donc plus on voit de corps différents, plus on arrêtera de vouloir se conformer aux stéréotypes. J'ai dû déconstruire mes représentations du sexe et de l'amour. J'ai acheté mon premier sextoy il y a trois ans. Ça m'a appris à connaître mon corps, à l'écouter et à l'aimer, mais aussi à dire non. Il faut éduquer à la sexualité et que le plaisir des femmes soit pris en compte.

Vous imposez-vous des limites ?

Je ne m'interdis rien. En revanche, on m'a déjà demandé d'écrire sur le viol ou l'homophobie dans le rap, mais je ne veux parler que de ce que je connais ou que j'ai vécu.

Vous-êtes vous impliquée dans des actions militantes ?

Je ne suis partenaire d'aucune association, mais je m'engage dans le cadre d'ateliers de rap auprès d'écoles et lycées où j'intègre la question de l'égalité homme-femme. Je propose aussi des *pussy talks* en live sur Instagram et tous les 8 mars je sors un titre pour rappeler que le hip hop peut être féministe et qu'il peut prendre part à cette lutte.

Comment est reçue votre musique en Inde ?

J'ai des retours très positifs d'associations féministes, l'équipe féminine de football de Bangalore m'a dit combien ma musique répondait à leurs questionnements. Beaucoup la critiquent aussi. J'ai subi une vague de harcèlement à cause de photos pour une marque de lingerie indienne. Le problème n'est pas la femme, mais de faire croire que sa façon de s'habiller peu poser problème. Plus je parle et plus d'autres oseront. Quand je suis allée en Inde pour tourner le clip de *Rickshaw* avec une équipe indienne, je craignais que mon discours ne soit pas compris. Mais les meufs étaient plus féministes que moi! Il y a là-bas un vrai mouvement de femmes puissantes et créatives. L'Inde n'a pas le monopole du sexisme. Mon message est universel et ma musique peut servir à ouvrir le dialogue. ●

Tracy de Sá en concert aux Nuits de Fourvière de Lyon, le 29 juillet 2021

